

Trop c'est trop Sur les derniers romans de Richard

Jacques Pelletier

Volume 16, numéro 2 (92), mars–avril 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26463ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Pelletier, J. (1974). Trop c'est trop : sur les derniers romans de Richard. *Liberté*, 16(2), 104–106.

Il y a une croisée des chemins qui marque l'impossible rencontre du folklore et de l'écriture. Mme Bolduc et Yvon Deschamps ont prolongé jusqu'à nous la voix qui se fait entendre dans ces contes oubliés du XIXe siècle, mais il n'y a rien qui soit plus éloigné des « oiseaux noirs » de Nelligan.

RÉJEAN BEAUDOIN

Trop c'est trop : sur les derniers romans de Richard

Après avoir produit trois bons livres dans la période de l'après-guerre, Jean-Jules Richard, brisant un long silence, refaisait surface en 1965 avec son *Journal d'un Hobo*, l'un des romans les plus fascinants et les plus étranges de notre littérature. Depuis lors, et singulièrement depuis 1970, il accouche de nouveaux ouvrages, avec la fécondité d'une lapine. C'est ainsi qu'en 1973 il aura publié pas moins de quatre romans et il semble qu'il en fera tout autant l'année qui vient.

Cette prodigieuse vitalité manifestée par Richard devrait nous réjouir. De sa génération, il demeure un des seuls, avec Thériault et Ferron, à produire de façon abondante et régulière. Cependant, ses derniers romans nous obligent à nous poser la même question que soulèvent aussi les dernières oeuvres de Thériault : que vaut cette production ?

On a beau, en principe, refuser la critique normative au profit de l'étude du fonctionnement du texte, du travail de l'écriture, il n'en demeure pas moins qu'il est difficile, en pratique, de ne pas porter, au moins de façon implicite, de jugements de valeur sur les oeuvres que nous lisons. Or, à ce point de vue, les derniers romans de Richard sont plutôt faibles.

Déjà, *Carré Saint-Louis*, en 1971, ressemblait plus à une pochade d'adolescent qu'à l'oeuvre d'un écrivain mûri par l'expérience et le travail. Truffé de jeux de mots tirés par les

cheveux et d'exercices de style analogues à ceux d'un Ducharme dans ses périodes creuses, ce roman était décevant à plus d'un titre. C'est, en gros, l'impression que nous laissent également les romans de cette année.

Le voyage en rond se présente comme une sorte de parodie du roman historique. L'action du roman, en effet, se situe en 1791, année dans laquelle Richard projette la problématique actuelle du séparatisme québécois. Au début, l'entreprise séduit, d'autant plus que l'auteur met en scène plusieurs figures importantes et pittoresques de notre vie culturelle contemporaine : Ferron, Miron, le père Ambroise, Ethier-Blais etc. Mais on se lasse assez rapidement après avoir constaté que Richard, justifiant tout à fait le titre de son roman, nous entraîne dans un voyage en rond, dans une histoire sans queue ni tête, sans signification, dont le seul mérite, selon lui j'imagine, réside dans l'écriture. Or cette écriture repose essentiellement sur des calembours, sur des jongleries stylistiques qui, à la longue, provoquent une exaspération telle (du moins chez moi) qu'on est tenté, à tout moment, d'interrompre sa lecture. Pour lire près de 300 pages d'entourloupettes linguistiques, il faut une patience d'ange dont, personnellement en tout cas, je ne suis pas doté.

Comment réussir à 50 ans se présente d'emblée comme un roman d'humour qui doit, si l'on en croit le prière d'insérer, nous procurer une « pinte de bon sang ». Mauvais public sans doute, intellectuel universitaire que je suis, et donc par essence inapte à comprendre l'humour de Richard, son roman, je dois l'avouer, ne m'a ni réchauffé le sang ni dilaté la rate. D'un sujet tragique, les problèmes d'un homme de 50 ans aux prises avec le chômage, l'auteur a essayé de tirer un roman comique alors qu'il aurait été préférable de l'aborder tel qu'il se pose, c'est-à-dire dramatiquement. Au lieu d'un « roman d'humour » on aurait eu droit à un roman réaliste, dont la portée critique aurait pu être très importante. Plutôt que d'avoir affaire à une littérature insignifiante, on aurait eu affaire à une littérature riche de significations : on n'aurait rien perdu à l'échange.

Pièges n'est pas vraiment un roman ; du moins il ne correspond pas à la définition du roman classique telle que la

proposait Lukacs, ni même à celle qu'on pourrait proposer du roman contemporain. Il s'agit plutôt de la réunion de trois nouvelles, dont l'unité est assurée par les personnages qui y figurent, un couple, et notamment par celui de la femme Si-Belle.

La première nouvelle, *Piège blanc*, qui est centrée sur la lune de miel du couple, est la plus réussie des trois. Richard montre, avec beaucoup de pudeur et de délicatesse, les malentendus de base qui vont par la suite, au fil des années, installer le malaise au sein du couple. Dans la seconde nouvelle, *Piège noir*, les choses commencent à se gâter. L'épisode se situe huit ans après la lune de miel. Au moment où le couple a une famille, un commerce et est marqué par l'intrusion dans le paysage d'un oncle libidineux, Exacto, qui va semer le trouble dans le ménage. Trouble qui va se traduire aussi au niveau de l'écriture, Richard retournant à ses tentations familières, à ses jeux de mots de valeur pour le moins inégale. Enfin, dans la troisième nouvelle, *Piège d'eau*, on assiste au dénouement de l'« histoire » : Greg et Si-Belle meurent dans un accident de voiture, et le roman peut se clore, comme dit l'auteur, sur cette « triste fin ».

Au total donc⁽¹⁾, le bilan qui se dégage de cette rapide analyse est plutôt sombre. De l'ensemble de la production annuelle de notre auteur, seul *Pièges* se laisse lire sans trop de mal. Or du romancier de *Neuf jours de haine*, du *Journal d'un Hobo*, on est en droit d'attendre mieux, il me semble. Contrairement au vœu qu'on doit habituellement formuler en nos cantons où on écrit et publie peu, il faut souhaiter que Richard ferme un peu le robinet et travaille plus soigneusement aux oeuvres qu'il a en chantier, étant entendu qu'il est préférable d'être l'auteur de quelques ouvrages réussis que d'une masse énorme d'ouvrages médiocres.

JACQUES PELLETIER

(1) *Centre-ville*, le dernier roman de l'auteur ne nous étant pas parvenu au moment de rédiger ce compte rendu, nous n'avons pu en tenir compte. Mais nous doutons fort qu'il ait pu orienter autrement notre conclusion.